

## Du “temps qu’il fait” au temps vécu à la Renaissance : Nature, traces, et textes

*From “today’s weather” to its lived experience in the Renaissance:  
nature, traces, and texts*

**FRANCESCA CANADÉ SAUTMAN**

Hunter College and The Graduate Center of CUNY  
Fsautman@gc.cuny.edu

Texto recebido em / Text submitted on: 30/11/2017

Texto aprovado em / Text approved on: 14/02/2018

**Résumé :** Nous examinons quelques textes, principalement du XVI<sup>e</sup> siècle, d’auteurs et de genres différents, portant sur l’expérience vécue des faits de nature, en particulier, des événements météorologiques. Nous envisageons les formes et les affects par lesquels ces textes consignent à la mémoire l’expérience quotidienne des intempéries, ou du « temps qu’il fait ». La proximité et l’engagement avec l’environnement naturel, marqué par le temps, sont une autre dimension de cette recherche. La prédiction du temps climatique restant surtout l’apanage des croyances populaires et des pratiques liturgiques, nos textes, sans appartenir aux genres scientifiques reconnus, se placent entre ces deux pôles et font entendre des voix originales concernant le rapport à la nature.

**Mots clé :** sensibilités ; chroniques ; environnement ; XVI<sup>e</sup> siècle ; temps vécu.

**Abstract:** This essay examines a few texts, mostly from the 16<sup>th</sup> century, from different authors and genres, focused on the lived experience of nature, in particular, through meteorological events. It considers the forms and affects in these texts that consign to memory the daily experience of weather problems, or of “weather as experienced.” Proximity and engagement with the natural environment, marked by weather events, is another dimension of this research. While predicting weather largely remains the province of popular belief and liturgical practices, these texts, which do not belong to recognized scientific genres, are located in-between, voicing original perspectives regarding nature.

**Keywords:** sensibilities; chronicles; environment; 16<sup>th</sup> century; weather.

L’histoire des sensibilités à la Renaissance peut bénéficier de l’examen des modestes traces du “temps vécu”, de l’expérience des faits de nature, en particulier des aléas et vulnérabilités (Marchand et al. 2015, 110-111) dérivant d’événements météorologiques, perçus à travers une série de textes du XV<sup>e</sup> et surtout du XVI<sup>e</sup> siècle, d’auteurs, de genres et d’enjeux souvent très différents. Elle s’enrichit aussi des traces de la relation quotidienne à un environnement précairement positionné entre nature muable et agissements humains. Nous recherchons dès lors les formes et affects par lesquels certaines chroniques,

par exemple, consignaient à la mémoire les effets des intempéries<sup>1</sup>, ou tout simplement, du « temps qu'il fait », ou bien, comment le contact ordinaire avec les éléments de la nature — pluies, cours d'eau, mers, forêts, arbres, plantes et fruits était conceptualisé et géré.

L'expérience du temps météorologique pouvait être ressentie individuellement aussi bien que collectivement, faire partie de la grisaille des jours ou être liée à des événements politiques marquants. Ceux qui les consignaient à l'écrit étaient issus de divers milieux — bourgeois, moines, prêtres, hobereaux. Alors que la prédiction météorologique semblerait urgente car l'économie entière, locale et nationale, rurale et urbaine, reposait sur des récoltes suffisantes, elle n'engageait pas vraiment les débats savants, restant l'apanage des croyances populaires, des pratiques liturgiques, et des pronostications magiques, symboliques, voire satiriques<sup>2</sup>. Les textes que nous étudions n'appartiennent pas à cette dimension de la culture, mais se placent aussi en-deçà des genres scientifiques reconnus et des débats savants de la Renaissance, poursuivis plus tard par l'école de Coimbre et Descartes, qui tournaient autour de la nature et de la cause des événements atmosphériques et des mouvements sublunaires (Martin 2013 : 224-226)<sup>3</sup>.

*L'Histoire du Climat depuis l'an mil* (1967) d'Emmanuel Le Roy Ladurie annonçait que la climatologie élisait résidence au sein des sciences historiques. Ce texte capital continue à influencer la recherche aujourd'hui et à définir les points de départ de toute reconstruction des climats du passé, local ou à l'échelle de continents : dendrologie, relevés de pluies anormales, études vendémiaires particulièrement valorisées par E. Le Roy Ladurie, calcul des mouvements de glaciers, sont autant d'instruments que les historiens ont mis à contribution à cet effet. La climatologie historique et son autre versant, la météorologie (Bradley et Jones 1992) ont fait de grands pas autant au niveau de l'objet de l'étude et des contours intellectuels (Martin 2011) que des méthodes quantitatives, et l'histoire des mesures elle-même s'est précisée et affirmée. Les approches interdisciplinaires ont suscité la collaboration de cher-

<sup>1</sup> Par une appréhension subjective, voire littéraire, des phénomènes météorologiques avant la mesure scientifique de tels événements (Vasak 2011 : 99).

<sup>2</sup> Ces pronostications sont souvent des textes facétieux et satiriques, mais la prédiction météorologique était depuis longtemps pratiquée et parfois soutenue par des registres ou notes systématiques sur le temps. Leur but était cependant d'établir des corrélations avec certaines tables numériques et la prédiction atmosphérique était basée sur des signes estimés lisibles. Ainsi Nifo prédisait-il la pluie par des signaux anatomiques (Thorndike 1941: VI, 486-487).

<sup>3</sup> Les enjeux de ces débats et leurs antécédents à la Renaissance relèvent de la philosophie naturelle et non des sciences exactes ou de l'observation, et les théories de Descartes les renouvellent. Même les météorologues les plus connus de la Renaissance comme Nifo et Pomponazzi estimaient que la conjecture dominait en science météorologique (Martin 2013: notes 35-37).

cheurs dans des domaines scientifiques très différents, et inscrit jusqu'aux arts visuels et la littérature dans la quête des liens entre le fait naturel et sa mobilisation culturelle<sup>4</sup>.

Néanmoins, dans l'approche aux climats et aux expériences du temps à la Renaissance, la terminologie reste parfois à définir. Isabelle Vedrenne remarque : “Temps et climat: ces deux mots, dans leur polysémie actuelle, se rencontrent autour de la notion du ‘temps qu’il fait’,” mais la première correspond à des “sensations immédiates,” tandis que la climatologie a pour but d'établir des statistiques et des tendances à long terme pour une région spécifique et que la pratique moderne se distingue par l'usage d'instruments de mesure (Vedrenne 1998 : 69-71). L'antiquité disposait déjà de textes météorologiques, en premier lieu celui d'Aristote (englobant sciences naturelles, médecine, voire éthique et politique) qui influencera fortement les auteurs médiévaux dès la fin du XII<sup>e</sup> et continuera à le faire durant la Renaissance, modelant en particulier ce discours sur celui des sciences naturelles (Martin 2011).

Le terme “temps qu’il fait” (Ducos et Thomasset 1998) est en effet très utile pour évoquer ce temps des incidents météorologiques épars, mais nous avons trouvé un support encore plus adaptable dans la notion de “temps vécu” marqué par aléas et vulnérabilités dans un essai sur le climat au début de la Renaissance à Laval entre 1481 et 1538 (Marchand et al. 2015). D'autre part, un essai collaboratif (Le Roy Ladurie et al. 2006) sur les méthodes de recherche, avec des données vendémiaires en particulier sur la Bourgogne et ailleurs, nous a permis de replacer nos traces textuelles disparates dans un cadre chronologique dont l'exactitude est corroborée par exemple par les dates-clé d'années désastres.

Dans son ouvrage de 1987, Pierre Alexandre a retracé des séries climatiques pour le Moyen Âge à travers 6 grandes régions de l'Europe en se basant sur de vastes ensembles de sources narratives, annales et chroniques, que les compilateurs sur le climat ancien n'avaient pas utilisées jusque-là. Critiquant sévèrement ces ouvrages dénués de sources solides — et montrant aussi que certains auteurs médiévaux, par exemple Jean d'Outremeuse, fabriquaient parfois carrément les informations climatiques (67-69) —, P. Alexandre a classé et analysé 2400 sources datant depuis le XI<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1425. Cette collecte montre que la notation climatique (sur les sautes du temps comme sur les années fastes) est déjà présente au XI<sup>e</sup> siècle, et que le format narratif et le type d'information fournie se sont maintenus à travers les siècles et les

---

<sup>4</sup> Citons la création de la revue *Temps et Mesure* en 1986, la collection récente *Météos/Débats* chez Hermann; l'ouvrage sur les nuages depuis les Lumières édité par Glaudes et Vasak (2017).

régions. De là, il a tenté de sérialiser les phénomènes de température et d’humidité sur ces six régions, ce qui ne rend donc pas compte des microclimats. D’autre part, P. Alexandre rejetait les famines et les récoltes autres que les vendanges comme mesures du climat ancien, tandis que nos textes ont une tendance affirmée à privilégier ces catégories<sup>5</sup>.

Comment explique-t-on que “le temps qu’il fait” déborde la norme escomptée, à une époque où la climatologie scientifique en est à ses débuts et reste largement circonscrite par les échanges autour de la *Meteorologica* d’Aristote ? L’attention au fait naturel n’était pas l’apanage des seuls savants professionnels. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l’abondance des catalogues et des collections de curiosités en témoigne — Bernard Palissy avait la sienne, soigneusement identifiée, et à laquelle il se référait amplement (Palissy 1844: “Copie des escrits qui sont mis au-dessous des choses merveilleuses,” 434-44). Les disquisitions livresques distancées de la nature ne faisaient pas toujours autorité, et le discours scientifique pouvait avoir pour rivaux les poètes qui se targuaient d’être les interprètes privilégiés des faits naturels et de l’ordre cosmique, tels un Pierre de Ronsard ou un Remy Belleau. Alors qu’un Palissy, autodidacte, artisan, et artiste, était plus lecteur d’ouvrages savants qu’il ne le laissait paraître, il n’est pas nécessairement aisé de définir ce qui constituait un “texte scientifique” (Giacomotto-Charra et Vons 2012).

Si l’on se penche, non sur de grandes questions scientifiques incitant à des déductions hardies, mais sur des phénomènes restreints, observables par tout un chacun, un corpus textuel pourtant complexe prend forme. Malgré leurs limites et leurs défauts, les sources narratives restent une source privilégiée pour la reconstruction des mouvements climatiques à la Renaissance et c’est d’abord dans ce groupe de sources que notre propos s’ancrera.

## 1. Marquer la mémoire du (mauvais) temps : Le témoignage des chroniqueurs

Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, ces chroniqueurs, écrivant en latin, enregistrent fidèlement des événements météorologiques, soit qui bouleversent l’ordre quotidien basé sur une expectative de normalité, soit qui confortent la bonne marche du “temps qu’il fait”. Les exemples que nous discuterons ici appartiennent donc à ce genre établi, avec ses structures, ses formes verbales, et l’insertion courante de ces mentions dans le récit d’événements politiques.

Notre premier exemple remonte au tout début du XV<sup>e</sup> siècle : il s’agit

---

<sup>5</sup> Voir la discussion du seuil de normalité par des spécialistes de climatologie et de statistique historique, (Peguy 1979, Ornato 1988).

de la Chronique du moine wallon Jean de Stavelot (1388-1449) qui finit en 1447, et fut continuée par frère Adrien de Veteri Busco. Les mentions du temps, à partir de 1409, ne sont pas nombreuses mais elles sont indicatives de problèmes récurrents qui touchent directement les communautés dans leur espace : ponts détruits par les crues de la Meuse, inondations nombreuses, y compris causées par une petite rivière, le Houyol à Huy; mortalités, tempête, grande gelée ; et aussi temps sec puis bonne pluie (Stavelot, 143, 145, 194, 436-37, 439, 502-503, 584, 587, 593).

Le travail monumental de Laurent Litzenburger (2015) sur l'histoire du climat à Metz, qu'il a basé sur un vaste ensemble de sources dont de nombreuses chroniques, discutant et remplaçant l'ensemble des données dans un contexte large et sur une longue durée, souligne la valeur de la chronique du riche bourgeois de Metz Philippe de Vigneulles (1471-1527/28), entamée autour de 1490 et terminée en 1525 — L. Litzenburger la mentionne 78 fois. Cette histoire universelle avec Metz pour centre (Vigneulles, ed. Bruneau 1929: I, xv), comprend 5 livres répartis en 4 volumes publiés de plus de trois cent pages chacun. Les références météorologiques de Philippe ne sont pas principalement autobiographiques car l'ouvrage commence à la création du monde, située 4763 ans avant la naissance du Christ, et se fonde donc sur des œuvres antérieures. Cependant, Philippe y inclut à la fois un passé récent qu'il n'a pu vivre mais dont les témoins étaient encore vivants, ainsi qu'une quarantaine d'années au moins dont il a été directement témoin. La chronique remanie aussi partiellement un *Journal* que Philippe fit débiter en 1471, année de sa naissance, et tint jusqu'en 1522<sup>6</sup>. Il y a conté un grave incident qui a aussi été détaillé dans sa chronique (III, livre IV, 194-255). En effet, le 3 novembre 1490, des truands locaux enlevèrent Philippe et son père et les revendirent à un capitaine lorrain — Metz était en guerre avec le Duc de Lorraine — qui exigea une forte rançon pour Philippe, libéré, après son père, le 21 décembre 1491, après quatorze mois d'emprisonnement.

Pour la période ancienne ou la guerre de cent ans, Philippe a dépouillé les ouvrages qui circulaient à son époque. Par contre, pour Metz, il se fait traduire des documents originaux de latin en français, dit parfois comment les pièces d'archives ont disparu, et aurait interrogé les vieillards de la ville pour retracer les événements dès 1420. Ailleurs, il reproduit fidèlement ses sources, les transcrivant mot à mot, par exemple, des pages entières de Jean Lemaire de

---

<sup>6</sup> Voir le "*Gedenkbuch des Metzzer Bürgers Philippe von Vigneulle aus den Jahren 1471 bis 1522.*" Par la suite, il aurait utilisé le premier brouillon de sa *Chronique* (ms. en assez mauvais état conservé aux archives départementales de la Moselle) avec le *Journal* pour composer la chronique que Bruneau publia. Par exemple, signale Bruneau, il cite au livre I, (de la Création du Monde à l'an 1324), p. 37, des événements qui se sont passés en 1520 (I, xv).

Belges, quoiqu’avec des erreurs. (Vigneulles, ed. Bruneau I, xvi-xvii). Dans le prologue du premier livre Philippe dit vouloir traiter de sa “noble cité,” mais qu’il ne pourra éclairer toutes “les choses diverses et estranges” qui s’y sont passées, car il n’en a “point la connaissance ne du temps ne du lieu.” Selon lui, les sources locales pour le passé lointain ont été détruites. (Vigneulles, I, livre I, 2-3).

Le premier livre reproduit chroniques anciennes et vies de saints, et arrive à l’histoire de Metz proprement dite dans son dernier quart (Vigneulles, I, livre I, 265) : c’est à la page 337 qu’apparaît une première mention de climat, visiblement tirée d’une source écrite, concernant une grande sécheresse dans toute la France en 1236, sous le règne de Louis IX. On y trouve une des formules consacrées dans le genre des chroniques météorologiques : « que de loingtamps l’on n’avoit veu la pareille, » et la notation, inattendue peut-être après ce début peu propice, de l’exceptionnelle qualité des vins bien corsés. (Vigneulles, I, Livre I, 337).

Dans le livre II (1324-1428), Philippe n’est pas encore né et pourtant, il y donne de nombreux exemples d’incidents climatiques. Le livre IV commence en 1473 avec l’attaque contre Metz de Nicolas de Lorraine et finit en 1499, et coïncide avec la vie du jeune Philippe. Y figure la mort de Charles le Téméraire (1477), suivant l’année 1476 lorsque la grêle ruina les vignes de neuf villages du val de Metz à la Vigile de l’Ascension — notation elle aussi typiquement datée par une fête religieuse, et comme souvent, cette tempête de grêle est telle : “que de loing temps devient il eust point fait ne n’estoit mémoire que le pareille eust este veu”. Puis vint une grande chaleur toujours accompagnée de grêle et le reste de l’été fut brûlant : Philippe décrit la terre comme s’il l’avait vue de ses propres yeux quoiqu’il n’eût que trois ans à l’époque : “il sembloit de la terre en d’aucuns lieu, especiallement de l’isle du pont des Mors devant Mets, que fut terre labouree, tant estoit arse et rouge” (Vol. III, livre IV, 50).

Pour Philippe, les troisième et quatrième parties de l’ouvrage étaient les plus importantes (Vol. I, livre I, 3). Il invite une lecture attentive des petits détails de la vie lorsqu’il reconnaît que, dans ses chroniques “plusieurs chose y sont mise qui ne sont pas de grand vaille a raconter,” (Vol. II, livre III, 420). Au dernier livre, qui coïncide avec sa vie d’adulte, Philippe ne parle plus des sources utilisées mais dit qu’il a recueilli ses informations comme il pouvait (IV, 2), et c’est là que les descriptions du temps, quoique de facture similaire aux précédentes, sont plus longues et détaillées.

La part du personnel dans le registre météorologique de la *Chronique* n’est pas toujours évidente. En effet, la formulation des événements tels que

hivers brutaux, étés brûlants, récoltes ruinées, pénurie, cherté et famine, pluies diluviennes amenant crues de rivières et destruction de bâtiments, est similaire à travers diverses chroniques. On les retrouve bien plus tard, dans une *Généalogie* des Pasquiers rédigée vers 1669 : en 1564 "il y eut en ladite année grande famine de bled et de vin et se vendoit lors le septier de blé froment mesure de Paris dix écus d'ordinaire et le vin cent livres le muid et fut cette famine presque universelle par la France" (Bouteiller: 31, "Généalogie des Pasquiers depuis l'an mil cinq cens vingt neuf jusqu'en l'an 1669", composée vers 1669 par un descendant du 4<sup>e</sup> fils d'Etienne, sur la base de papiers de famille, Archives de Sassy, 5-6). Ainsi une grave inondation à Paris en janvier 1573 figure, dans les *Grandes Annales* de François de Belleforest, sur la page de l'édition imprimée, en un seul bloc typographique avec les incidents de toute nature, émeute, projets de guerre, et des indications en marge seulement: sur le plan visuel du lecteur, tout se vaut, tout se suit et s'emboîte (Belleforest 1579 : 1688v). Cependant, dans le *Journal* de Philippe, les détails climatiques ont une toute autre teneur : dans le long récit de son enlèvement et de son emprisonnement (*Gedenkbuch* : 46-110), ils sont utilisés avec un savoir-faire tout à fait littéraire pour dramatiser la cruauté des truands et la souffrance de Philippe et de son père, et en même temps, soulignent le caractère local de ces sautes de climat, leur effet aussi prévisible que malencontreux sur les péripéties des prisonniers (*Gedenkbuch* : 65, 68-69, 97). Philippe inclura par exemple la description d'un orage violent au milieu de la nuit noire avant l'épisode de l'enlèvement (43) : effet littéraire pour le préparer, ou sensibilité au détail climatique comme évènement ?

La *Chronique* de Philippe de Vigneulles et son *Journal* partagent donc une certaine vision des fluctuations météorologiques qui ne sont pas des notations anodines mais sont suscitées par les extrêmes de climat amenant misères sociales et incidents imprévus, ou sont associées à des désastres ou des évènements tragiques de facture humaine<sup>7</sup>.

Presque contemporain, *Le Journal d'un bourgeois de Paris sous François 1<sup>er</sup>*, (1515-1536) semble suivre les mêmes principes en relatant temps vécu et faits notables, mais les éléments climatiques sont différents. Moins fréquents dans le texte, ils sont néanmoins assez développés, et détaillent surtout les conséquences des sécheresses, pénuries de blés, gel profond des plantes, vignes et foins, et chertés prolongées : c'est l'effet sur le tissu social qui semble d'abord préoccuper cet observateur avide de faits divers et de détails poli-

---

<sup>7</sup> *Bourgeois de Paris sous le règne de Charles VII* : dans les pages de ce journal du XV<sup>e</sup> siècle, les hivers de froid extrême ne sont pas commémorés comme de simples faits climatiques mais comme des désastres sociaux, résultant en "Froit, fain," et vies humaines fragilisées.

tiques et juridiques, biens plus que les dégâts causés par vents et inondations. La famine de blé de 1521 dans la région de Paris est dramatiquement dépeinte (*Bourgeois 1515-1536*, 96) mais il y a aussi de graves pénuries en 1515 et 1524 (*Bourgeois 1515-1536*, 10, 202). Il mentionne ainsi une forte grêle en 1515, un grand vent (*Bourgeois 1515-1536*, 81-82, 16 mars 1520),<sup>8</sup> une grande gelée des vignes jusqu'au Nivernois en 1517 et une autre en 1523 (*Bourgeois 1515-1536*, 56, 187), et de nombreuses processions pour amener la pluie.

Les *Mémoires* de Claude Haton (ca. 1534-ca. 1605) sont un exemple surprenant dans le genre de la chronique locale avec détails météorologiques. Prêtre catholique intransigeant de la région de Provins, il a traité surtout des guerres de religion en Champagne et en Brie. Témoin et participant, il initia une milice de prêtres combattants pour la défense de Provins contre les protestants. Dans un passage remarquable qui a lieu en 1564, durant le voyage à travers le royaume de Charles IX, Haton transforme la trace du temps vécu en narration épique. Le récit débute avec les péripéties de la conférence des Huguenots à la Ferté, puis décrit les conflits et bagarres entre protestants et catholiques lors de l'établissement du prêche. A la section 44 du texte, il décrit l'état des récoltes : les grains ont germé aux champs, la terre était fertile en grains, foins, pois, fèves et vins ; même si l'été avait été assez pluvieux, l'automne fut meilleur et les vendanges se passèrent bien. Puis (49), l'hiver arrive, d'abord "fort doux et gracieux" : il pleut mais il ne fait pas trop froid, il n'y a pas de gelée encore ... mais à la vigile de Saint Thomas, le froid commença ... Ensuite le récit s'étend sur une longue description des méfaits d'un hiver catastrophique, qu'il compare avec beaucoup d'exactitude à celui de l'année 1481, marqué dans les annales pour ses dégâts sans précédents (Le Roy Ladurie et al.), quand les vignes avaient gelé "comme l'è ouy dire a quelques anciens qui disoient estre nez de ces an-la." Haton relate ces événements comme une série de contrecoups dans une bataille, un désastre collectif de massive envergure. Hommes et animaux meurent sur pied de la gelée, le temps se radoucit temporairement mais gèle de nouveau, amenant des catastrophes, dont la perte du pont au Change à Paris, puis la perte des blés et des vignes. Plus encore, à l'an 1565, Haton reprend en résumant ce qu'il vient de décrire depuis 1564 (#8), puis (9-12), il détaille avec précision les processus physiques du temps brutal qui détruit les arbres et même le terreau. Au total, Haton a produit neuf pages (494-503) de récit des désastres amenés par les intempéries, dépassant de loin les exemples similaires<sup>9</sup>. La narration est forte d'émotion, quoique dé-

<sup>8</sup> Voir, sur l'histoire des grands vents Tabeaud et al. (2009).

<sup>9</sup> Il récidive avec une vingtaine de pages sur une famine désastreuse en 1573 causée par le mauvais temps d'hiver et de printemps (Haton, vol. 3, 2-21).

les marécages (31). Autour de Grenoble, les phénomènes naturels les plus surprenants sont décrits rapidement sans explication : une montagne près de Clermont, impossible à escalader car faite de “pierre vive” ; près de Vif, une fontaine au feu ardent qui brûle sans cesse, et surtout lorsqu’il pleut et que le temps est couvert ; et les fameuses cuves (tinnés) aux pierres multicolores de Sassenage qui prédisent heur et malheur dans l’année (158). Horticulteur, Estienne remarque — après des douzaines de notations génériques de bois et forêts anonymes — un “boys de genesvre” près de Chatillon-sur-Seine (84), et à partir de la page 88, les forêts retiennent son attention, car dès lors elles sont toutes nommées, même la forêt de Torfou, près d’Orléans, qui est “pour le iourdhuy destruite” (97). Par des chemins soudain impassables en hiver, la trace du mauvais temps apparaît fréquemment : à Noyon, le chemin de Villeneuve est “fascheux en temps de fange, auquel temps il le fault laisser a gauche”, puis, le long des haies de Ribecourt, conseille-t-il, “te botte pour le mauvais chemin en yver” (28) ; il note ces chemins un peu partout, (29, 30, 83, 103). Les crues sont mentionnées, comme dans les chroniques, de même vers Besançon (87) et à Vienne, où une crue du Rhône et de l’Yonne en 1543 enleva un pont et une rue entière de maisons (159). Le Morvan est pauvre : il le dit contraire au pays de montagne qui est fertile et abondant, et “infertile et peu profitable, montagneux vers la duché, et vers la conté, sablonneux et peu plaisant” (82-83) Dans le Dauphiné, Estienne note une anomalie au val de Nybe, fertile en vins, pâturages et blés : un vent fort qui s’engouffre dans un pertuis de la vallée cause bien de l’inconfort aux habitants ; on a voulu le boucher, mais il a fallu renverser la manœuvre, car une fois clos, “le pays du-dict val ne portoit aucun fruct ne pasturage” (155). De Grenoble à Gap, on passe un torrent dangereux se jetant dans le Drac et venant d’une vallée où le soleil ne luit jamais (161).

Chantal Liaroutzos estime qu’Estienne a du mal à conceptualiser le territoire en termes spatiaux et a recours au temps pour figurer la distance, qu’il calculerait plutôt en journées (Liaroutzos 1998, 163) ; sa géographie physique serait d’abord agricole, marquée par les interventions des hommes face aux obstacles de la nature (165-166). Nous dirions plutôt qu’il envisage l’espace du territoire français morcelé autant que raccordé par ces nombreux chemins et routes, et que le contact avec la nature est souvent inquiétant ou inconfortable : ce sont ces chemins rendus impraticables, les itinéraires changés contraignant le voyageur aux détours souvent dangereux et lourds de menace, les montagnes à gravir, les ponts enlevés par les crues. La trace laissée par le temps météorologique produit des changements abrupts dans les “discours” entre pays, une perturbation imprévisible dans le bon fonctionnement

nuée de grandiloquence, marquant les pertes des humains et des bêtes dans des circonstances inouïes. On y lit d'abord l'expression de la compassion envers les malheurs d'une collectivité et d'un lieu. Cependant, il ne faut pas oublier que, inscrite dans une vive polémique contre les Huguenots locaux, et interrompue par endroits par des rappels de ces conflits, la narration des malheurs du temps vécu se fonde dans celle de la malfaisance des Huguenots, et subtilement, semble suggérer que les causes de ces malheurs sont reliées.<sup>10</sup>

Imprévisibles, certains aléas du temps ne sont pas restés sans réaction. En plein hiver dévastateur, la misère est trop grande pour toute mobilisation. Mais les populations et le clergé ont agi par des processions invoquant l'aide céleste soit pour arrêter les pluies diluviennes ou au contraire faire cesser la sécheresse. Les chroniques s'en font l'écho, relatant ces processions pour solliciter l'intercession divine contre le cher temps, ou le froid au mois de mai (Jean de Stavelot 237 ; 392, 393 ; 512). D'autre part, les notations météorologiques des chroniqueurs sont corroborées dans les archives municipales qui conservent la trace d'événements similaires. Par exemple, pour Dijon au XV<sup>e</sup> siècle, on note que les vendanges ont été hâtives à cause de la pluie continue (Gouvernain, I, B. 150. 1418-1423, 29), que la commune a supprimé la coutume des habitants de Saint-Philibert de faire chacun an une cloche de raisins par les vignes à cause des dégâts (B. 156. 1439-1443, p. 35), que le prix du pain a augmenté à cause du mauvais temps (B. 160 1452-1457 p. 38) et que des processions ont été commandées pour protéger les vignes (B.161 1457-1463 p. 39).

## 2. Régulation des environnements et sensibilité à la nature dans le temps

Récemment, des groupes de chercheurs se sont penchés sur le rapport à l'environnement dans les textes de la Renaissance, tels que les auteurs réunis par Miglietti et Morgan (2017). Certes, l'environnement ne signifiait pas la même chose qu'aujourd'hui, mais comprendre, absorber une chose par une autre, ou bien ce qui est autour de soi, en grec *perieleusis*. On peut aussi

<sup>10</sup> Perspective très différente, celle du contemporain de Haton, le Sire de Gouberville, hobereau du Cotentin, qui rédigea, de 1549 à 1562, un livre de comptes avec, quasiment tous les jours, des notations méticuleuses sur le temps. Intitulé *Mises et recettes ... avec le mémoyre d'aulcunes choses qui dempuyz ledict jour se sont ensuyvis tant pour mes affères que pour ceulx d'aultruy*, il relate, avec les dépenses et rentrées d'argent, conflits et échanges familiaux et locaux, semailles, cidre à presser, arbres à greffer, bois à couper, provisions à acheter, et les aléas du temps, beau ou mauvais. Ces mentions pour mars 1562 sont typiques de sa manière de noter le temps ordinaire: le 1er mars, "il fist fort beau temps, doulx et clayr comme cristal," de même les cinq jours suivants (Gouberville, vol. 2, 871); mais le 11, "il fest grand froycet et maulvays temps et ne cessa de gresler par undees jusques appres mydi;" et la pluie continua plusieurs jours (874-878).

envisager cet environnement comme le résultat d'une agentivité humaine, quelle qu'elle soit, positive ou négative, plutôt qu'un "pre-existing given." Cet environnement serait à la fois le processus culturel qui permet aux humains de le conceptualiser dans leur imagination et les pratiques mêmes qui le réforment, à savoir la pratique "d'environner" qui produit des environnements au pluriel (Miglietti et Morgan 2-4). L'idée qu'on pouvait modifier l'environnement était liée à celle de contrôler les gens qui y habitaient, et elle suscitait toute une littérature concernant l'économie domestique et la vie rurale. Dans cette optique, on commença à voir le climat même comme pouvant être changé par diverses formes d'intervention humaine (7) — c'est bien le cas chez Bernard Palissy...

A leur manière, c'est de l'environnement-environs que traitent la perspective de Bernard Palissy et un texte de l'érudit Charles Estienne (1504-1564). Ce texte, *La Guide des chemins de France* (1552), concerne la localité, insérée dans l'ensemble de tout le territoire français parcouru par un chassé-croisé de voyageurs. Imprimeur dû aux circonstances familiales, fils de Henri, frère de Robert Estienne I, et dont la fille Nicole, deviendra poète reconnue, Charles est l'auteur de nombreux ouvrages médicaux savants traitant en particulier de la dissection et du système nerveux, ainsi que de traités d'agriculture et d'horticulture. Rédigé sur un ton familier et presque intime sous lequel perce l'ample connaissance historique et géographique, ce catalogue exhaustif des villages et chemins de toute la France<sup>11</sup> s'occupe de classement des provinces, régions, et terroirs, de frontières, de limites, de traverses, et de communications — ce qu'Estienne appelle "discours de pays a autre" (40). Il prévient le voyageur des passages dangereux pour causes naturelles ou aux mains des hommes<sup>12</sup>, et semble souligner le facteur humain et non la nature, avec ses notations mythologiques, voire folklorisantes<sup>13</sup> (91 ; 144) ou historiques, et les travaux des hommes nichés au sein de l'espace naturel, bourgades, ponts, bacs, châteaux, forteresses et manoirs, maladreries et chapelles, haies, vignes, et enfin, chemins — frayés à travers la nature. Celle-ci reste présente dans la réitération de quelques termes : bois, forêts, landes, rivières, collines, lacs et montagnes. Au détour d'un chemin, c'est la rencontre presque banale avec elle — à Malines, "la mer vogue iusques audict lieu" et à Anvers, elle "costoye les murailles," (35) ; à Roie en Haute Picardie, à Pont-St-Maxence, ce sont

<sup>11</sup> Ce texte est considéré comme un document inestimable, malgré certaines erreurs, de la cartographie et des terroirs de la France au XVI<sup>e</sup> siècle (Bonin et Mandrou 1961).

<sup>12</sup> À Troyes, (52) à Saint Dizier en Champagne (66) En Bourgogne, près de Mussy l'Evêque, (83), vers Dijon, près de Saint-Seine, (84) ; à Houdan dans le Chartrain, (102) et Maladrerie de Trappes (103) ; en Normandie, près de Rouen, Fleury, (121-22), près d'Alençon, Pont Montisambert, "terre de more, mauvaise montaigne" (124).

<sup>13</sup> Celles-ci ont été méticuleusement annotées par Bonnerot dans son édition (1936) de *La Guide*.

de l'économie agricole, de l'échange des biens et de cet aménagement du territoire que Charles Estienne valorise comme signe de stabilité et de prospérité nationales.

Il nous semble intéressant de considérer un instant quelques remarques d'Etienne Pasquier, un érudit plutôt franchement "anti-nature" a priori... Dans une de ses lettres familières (livre I n.º V, pp. 8-12), Pasquier, avocat au Parlement et historien (?1528/?1529-1615) s'en prend aux notions courantes sur le climat — alors que la climatologie n'existe pas encore, mais que des débats ont cours sur ce que les historiens modernes ont baptisé « théories du climat ». Les idées de Pasquier en leur lieu n'ont rien d'extraordinaire, mais il est frappant que, malgré le désintéret qu'il professe généralement pour les faits de nature, il se penche sur la question climatique. En effet, Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, (1621: ch. XXIX, 412a, « De quelques secrets de nature dont il est malaisé de rendre la raison ») propose que certains phénomènes naturels pourtant surprenants — au moins l'un de ces « secrets » est la formation de stalactites dans les grottes calcaires près de Tours dont Palissy discutera longuement — dérivent de conditions mystérieuses qu'il ne cherche pas à approfondir et met paresseusement au compte d'idées locales<sup>14</sup>. Dans une autre lettre, Pasquier rejette avec désinvolture les avancées de la botanique de son temps, déclarant (livre II, lettre IV, « à Monsieur de Marillac, conseiller du roy, » avant 1573), que ses livres valent plus que l'herboristerie, pourtant assez respectée alors grâce aux travaux de Pierre Belon et de l'Allemand L. Fuchs (Thickett 1974 : 4, note 11)<sup>15</sup>. Ces remarques de Pasquier se situent au croisement des idées — des préjugés — d'un lettré humaniste au sujet de la nature (la lettre IV argumente longuement pour la préséance des villes sur les campagnes) alors qu'il recherche aussi un correctif à sa culture livresque, comme le signale Michel Reulos : « ... la double préoccupation de Pasquier : rechercher les Antiquités de la France et souligner la continuité de la tradition en l'appuyant de souvenirs et de témoignages personnels. » (Reulos 1991: 80-81). Cependant, dans sa lettre décrivant l'arrivée à sa métairie de Cognac, s'expriment pleinement la célébration de la nature agricole plantureuse, la beauté et les bienfaits des fruits et jardins — la joie des "environs" retrouvés (livre XIV, lettre VII, 217-20).

<sup>14</sup> Pasquier se serait consacré à ces *Recherches* entre 1565 et 1585, et il en avait terminé 4 livres vers 1584, mais les retenait chez lui sans les publier car le pillage de ses premiers volumes par des confrères l'avait refroidi. Ces volumes circulaient parmi ses amis ; déjà en 1574 l'un d'eux lisait un chapitre du 6<sup>e</sup> livre, et Pasquier corrigeait son texte selon les remarques de ses amis (Bouteiller : 30). L'édition finale fut revue et corrigée en 1596, puis de nouveau en 1607 et 1611 (Bouteiller : 51-52).

<sup>15</sup> Néanmoins, il n'était pas hostile aux nouvelles idées, et comme avocat, plaida en 1579 contre la Faculté de Médecine en faveur des disciples de Paracelse (Bouteiller : 28).

Les œuvres du potier, céramiste et chimiste Bernard Palissy (c. 1510-1590) expriment à la fois poétiquement et polémiquement la louange de la nature qui correspond aux desseins de Dieu, le Grand Plasmateur. La variation climatique en fait partie et est essentielle à ses arguments sur le transport et la diffusion de sels, et la notion de taux d'humidité ou de salinité dans l'air traverse toute son œuvre.

La vision très personnelle de Bernard Palissy se détache nettement de la mémoire du temps vécu dans les textes précédents. La trace climatique est violente parce que les hommes, ignorants de la vraie philosophie agricole, s'acharnent sur terres et arbres en dépit de ce que le respect du climat dicterait. Dans sa *Recepte véritable* il affirme qu'au mépris de cette philosophie, la terre est constamment violée et devrait s'insurger contre ses meurtriers (*Recepte* 1988: 61), parce qu'on est ignare en cultivant la terre, elle est adultérée et on lui fait, ainsi qu'aux bêtes, de grandes violences (63) Ainsi, dans la *Recepte*, il argumente avec passion pour faire comprendre que la terre est un corps nourricier et sacré, dont les hommes sont les prédateurs, mais aussi gâchent les ressources car ils ne savent pas écouter ce que l'arbre, le bois, la saison enseignent, comme il le développe dans le long passage sur la coupe des arbres. Pas de pluie diluvienne chez Palissy : la pluie est ordinaire et nécessaire, participant de tous les infimes moments du transfert des sels et de la bonification des terres, enveloppant la terre saintongeaise d'une humidité constante qu'il faut savoir capter. De cela on peut retenir deux passages remarquables : l'évaluation de la porosité à l'eau du noyer par l'examen du minuscule copeau sur le sol du menuisier et de l'incision des vitres des églises par les effets du vent salin dans une direction.

*Les Discours admirables* (1580) contiennent des développements sur le double rôle, bienfaisant et destructeur, du climat, et en particulier, du mouvement des eaux. En expliquant à son interlocuteur fictif comment créer des fontaines naturelles sur divers terrains, ou comprendre la différence entre les eaux de la mer et les rivières, Palissy ne manque pas de souligner combien ces rôles font partie du dessein divin. Il écrit par exemple que les vapeurs des cavernes souterraines contiennent bien de l'eau, mais qu'elle y a été "mise et portée par les postes et messagers de Dieu, sçavoir est, les vents, pluyes, orages et tempestes, comme il est escrit que ce sont les hérauts de la justice de Dieu" (*Discours*, 1844 : 203).

La pensée de Palissy est conforme à un courant érudit de la Renaissance fondé dans la tradition classique du texte agricole, dans les écrits agronomes latins en particulier, avec le manuel de la vie agricole et champêtre, dans lequel de doctes auteurs opinent quant aux moments propices aux cultures. Ses

discours s'apparentent à cette mouvance et s'en séparent. D'une part, parce qu'ils rejoignent la vision des auteurs protestants qui prêchent le retour à la vie rustique contre la corruption des villes, Noël du Fail, François de la Noue, Du Bartas, Olivier de Serres (Lestringant 1996: 17). D'autre part, parce qu'ils se basent sur une observation directe d'une grande précision dans laquelle les faits de nature ne sont pas incidents et passagers, mais fondamentaux à la compréhension du monde et sans cesse corroborés par d'autres exemples et expériences. Fondé dans sa Saintonge natale, son travail bénéficie — et ses conclusions divergent — des pratiques des pêcheurs et paysans locaux, mais il ira aussi confirmer ou infirmer une hypothèse par des voyages à des lieux précis qui permettent la comparaison : sources chaudes de Bigorre, gel de la Seine à Paris, grands froids des Ardennes.

Parce que Palissy ancre tout son propos dans sa théorie de l'ubiquité des sels productifs (il s'agit en fait de minéraux) dans la nature, la notion de temps climatique est partout présente à travers le motif de l'humidité. Le bois humide est sujet aux humeurs et enfante de la vermine, car le bois est plus fort en hiver de même que l'homme ; ainsi microcosme et macrocosme se reflètent et se répondent, et le corps de la nature en symbiose avec les fluctuations de climat est semblable au corps humain dans le creuset du temps.

Palissy publie la *Recepte* à la Rochelle à l'automne 1563 au début de la paix après la première guerre de religion, ayant été emprisonné l'année précédente. Pour Frank Lestringant, la *Recepte*, dans son organisation même, porte la trace de l'épreuve personnelle (Lestringant 1996 : 7) Le propos de Palissy, comme dans ses *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines*, issus des conférences publiques qu'il a données à Paris à partir de 1575, semble d'abord technique — mais les interprétations théoriques vont suivre. Dans les *Discours*, Pratique a le dernier mot contre Théorique, mais pour ce protestant, « la polémique contre les livres est engagée au nom du Livre » et le livre saint et le livre de la nature vont se compléter (Lestringant 1996 : 8).

Palissy reste une inspiration écologique au-delà des frontières de la France (Stoll 2011), et certaines de ses intuitions sont estimées brillantes, surtout sa discussion sur les eaux de source (Halleux 110, 119-120). Cependant, confrontés à un discours hybride difficile à classer, certains se sont acharnés à démontrer que Palissy pillait d'autres auteurs, anciens et contemporains, et manque d'originalité. On lui a en particulier reproché d'avoir emprunté le développement sur les fossiles à Cardan sans le nommer (Thorndike 1941 : 596 ; Lestringant 1996 : 8)<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> En ce qui concerne l'emprunt du *Poliphile* de Colonna, Gilles Polizzi reprend d'abord la thèse de Y. de Kisch, (*Bernard Palissy mythe et réalité : Catalogue exposition de Saintes pour 4e centenaire 1990*, pp. 32-34), que l'attribution du *Poliphile* comme modèle exact du jardin de Palissy est excessive. En effet, la comparaison

Pourtant, Palissy cite nommément Pline et Vitruve et ses emprunts sont dans l'air du temps ; on semble parfois vouloir lui imposer des normes en matière de respect des sources inconnues à son époque. Son éditeur moderne, Keith Cameron, tout en reconnaissant que la similitude avec d'autres textes pouvait indiquer un emprunt, souligne que beaucoup de textes circulaient librement alors et que l'emprunt n'était pas envisagé comme pillage. Cameron suggère aussi que [son] « influence est visible non seulement dans les idées scientifiques que nous décelons chez Palissy mais aussi dans un domaine qu'il est beaucoup plus difficile de sonder, celui de la mentalité » (Cameron 1990 : 142-143).

La violence contre la nature chez Palissy se situe toujours dans un espace ambigu, entre transformations bégnines et prédatons humaines, mais aussi entre bienfaits de la philosophie agricole et eschatologie apocalyptique. Pour Lestringant, on retrouve dans le discours de Palissy le Réformé sur les bienfaits de l'agriculture l'issue apocalyptique : « d'une part, c'est l'invite, très rationnelle, à cultiver son jardin au jour le jour ; ... mais c'est aussi, simultanément, l'annonce d'une fin des temps plus ou moins imminente ... La parabole des talents conjugue de la sorte l'angoisse eschatologique et la patiente activité journalière, qui, sans jamais la faire oublier, rend cette attente supportable » (Lestringant 1996 : 20).

### 3. Conclusion

Dans cet essai, nous n'avons pas tenté de cerner un discours précurseur des sciences modernes du climat, mais un aspect de la sensibilité aux faits du temps vécu dans des modalités textuelles diverses. Il est certain qu'un tel itinéraire à travers une sélection de textes et de documents de facture si différente, avec des enjeux très différents, à différents moments du XVI<sup>e</sup> siècle, comporte des risques. Cependant, il nous semble que chacun apporte des éléments de réflexion pour retracer une sensibilité au temps et à ses effets que l'importance croissante accordée à l'observation directe au cours du siècle invite à retrouver dans ces textes au-delà du formulaire ou du prévisible. Ce corpus textuel présente l'intérêt de se situer entre discours savants dont il ne partage pas les prémisses et auquel il n'aspire pas de participer — nonobs-

---

entre les deux textes a été fondée sur une traduction du *Poliphile* postérieure d'une quarantaine d'années à la rédaction de la *Recepte* (Polizzi 66). Polizzi envisage néanmoins les différences et les rapprochements à la fois, et que la *Recepte* est un "contre Poliphile" (67). Pour lui, la comparaison met en évidence "le processus d'une translation qui efface méthodiquement un modèle par trop présent" et qui était au comble de sa vogue au seuil des années 1560 (68).

tant l'érudition de Charles Estienne ou le vaste savoir de Bernard Palissy — et croyances populaires dont il n'endosse pas les pratiques pour gouverner temps et saisons.

À l'autre versant de la recherche savante se situe en effet un appareil liturgique et populaire qui reste un formidable interlocuteur culturel, présent en particulier dans les calendriers illustrés au début des livres d'heures, route d'accès importante pour la compréhension du temps vernaculaire médiéval qui perdure pendant la Renaissance sous forme de calendriers manuscrits et imprimés et dans les fêtes religieuses. Cependant, la page du calendrier ne fait qu'évoquer l'armature du temps avec ses listes de saints et ses fêtes ; comme le dicton météorologique, structurellement rigide, elle codifie la nature et les faits naturels en formules générales qui englobent de vastes plages de temps suivant une tradition iconographique bien établie. Ces illustrations prévisibles créent un système de métonymies basé sur un ordre inamovible de travail, de jeu et de production qui est profondément idéologique : Georges Comet remarque par exemple (2002 :252) que les illustrations des mois ne montrent jamais de machines, mais seulement un labeur accompli avec des outils manuels. Néanmoins ce vaste appareil textuel et iconographique, à la Renaissance, constitue une toile de fond incontournable, faite de contrainte et de fixité, à l'exploration plus individuelle de l'expérience du climat et du temps.

Dans les chroniques, le « temps qu'il fait » est fauteur de changements radicaux tels que famines et cherté, distinctes des famines fréquemment évoquées dans les états de siège, ou bien il accompagne des événements marquants dont il ponctue la gravité, il dramatise implicitement les événements politiques qu'il entoure, comme dans les *Mémoires* de Claude Haton. Dans sa version plus intime, observée car directement vécue, ce temps-climat devient acteur dans les luttes des personnages pour la survie, ainsi lorsque Philippe et son père prisonniers font face aux rigueurs de l'hiver, mesurant le passage du temps grâce aux notations climatiques. Intempéries et événement se reflètent lorsque Philippe évoque la mort du duc de Bourgogne Charles le Téméraire en janvier 1477, et son cadavre gelé par un hiver virulent après sa dernière bataille : “ ... au lieu ou ledit de Bourgogne gisoit, tout nud, entre les mors, en ung fosse, le visage a demi en l'eau, laquelle eue estoit tellement engellee que, en le tirant dehors, on luy arracha la peau d'ung costé du visage” (III, 57). Plus d'un siècle plus tard — et dans un tout autre contexte régional — cette scène est tout juste l'objet d'une mention dénuée d'information météorologique dans la *Guide* de Charles Estienne, qui note simplement, au chapitre de la Lorraine, près de Nancy « mémorable du palais du duc, et occision de Charolois, duc de Bourgogne, près la dicte ville. » (75). Non observée

par Philippe, trop jeune à l'époque, la mort de Charles le Téméraire dans un paysage isolé et glacial, reste un morceau littéraire hanté par la présence lancinante du froid glacial dans l'espace culturel.

Chroniques d'un tout autre ordre, le relevé des routes et agglomérations de Charles Estienne, et les réflexions polémiques et poétiques de Bernard Palissy incorporent l'ubiquité du temps qu'on vit et subit dans leur expérience de la nature, de l'espace et du temps. Comme la *Chronique* de Metz, elles recherchent et privilégient la familiarité du lieu propice et connu, que le climat bercerait au lieu de bouleverser. Cependant, à l'encontre de la brutalité inexplicable d'une nature apportant la destruction par des temps de gel et sécheresse, la violence de la trace du "temps qu'il fait" rappelle, chez Palissy surtout, la présence trop facilement oubliée et pillée d'une nature susceptible de revanche. Au-delà des différences — de genre, de registre, de style et de public — ces textes disparates partagent une attention soutenue au détail du temps vécu dans sa relation à la conscience du local et de sa mutabilité sous l'effet des intempéries. Produits avant l'établissement d'une météorologie quantifiée, ils participent plus à l'histoire des sensibilités qu'à celle de la science.

## Sources

BELLEFOREST, François de (1579). *Les grandes annales et histoire générale de France, dès la venue des Francs en Gaule jusques au règne du roy tres-chretien Henry III*. Tome 2. Paris : G. Buon.

ESTIENNE, Charles (1552). *La guide des chemins de France*. Paris : Chez Charles Estienne.

ESTIENNE, Charles (1936, 1978). *La guide des chemins de France de 1553*. Editée par Jean Bonnerot. Genève-Paris : Slatkine Champion.

*Le Journal du Sire de Gouerville* (1892). Publié sur la copie du manuscrit original faite par M. l'Abbé Tollemer par Eugène de Robillard de Beaurepaire. Vol. 2. Caen : H. Delesques.

*Mémoires de Claude Haton*, (2001-2007). Edition scientifique sous la direction de Laurent Bourquin. Paris : Editions du CTHS. 4 vols. Vol. 1, 2001. Vol. 3, 2005.

*Journal d'un Bourgeois de Paris (1405-1449)* (1881). Publié d'après les manuscrits de Rome et de Paris. Alexandre Tuetey. Paris : Champion.

*Journal d'un Bourgeois de Paris sous le règne de François 1er. (1515-1536)* (1854). Publié pour la Société de l'Histoire de France par Ludovic Lalanne. Paris : Chez Jules Renouard.

PALISSY, Bernard (1844). *Œuvres complètes de Bernard Palissy*. Edition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur Paul-Antoine Cap. Paris : Dubochet.

PALISSY, Bernard (1988). *Recepte veritable*. [La Rochelle, 1563]. Edition critique par Keith Cameron. Genève : Droz.

PALISSY, Bernard (1996). *Recette véritable* [1563]. Edition par Frank Lestringant et

- Christian Barataud. Paris: Macula.
- PASQUIER, Etienne (1974). *Lettres familières publiées et annotées par Dorothy Thickett*. [1586]. Genève : Droz.
- PASQUIER, Etienne (1621). *Les Recherches de la France. Augmentées en ceste dernière édition de trois livres entiers*. Paris : L. Sonnius.
- STAVELOT, Jean de. (1861). *Chronique de Jean de Stavelot*. Ed. Adolphe Borgnet. Bruxelles : M. Hayez.
- VIGNEULLES, Philippe de (1852). « Gedenkbuch des Metzzer Bürgers Philippe von Vigneulle aus den Jahren 1471 bis 1522 ». *Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*, XXIV.
- VIGNEULLES, Philippe de (1927-1933). *La Chronique*. 4 vols. Édition par Charles Bruneau. Metz : Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine.

## Bibliographie

- ALEXANDRE, Pierre (1987). *Le climat en Europe au Moyen Age. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 a 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occidentale*. Paris : EHESS.
- BONIN, S., MANDROU, R. (1961). "La France de Charles Estienne", *Annales*, 16.6, 1121-1130.
- BOUTEILLER, Paul (1989). *Recherches sur la vie et la carrière d'Etienne Pasquier. Historien et humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Editions ISI.
- BRADLEY, Raymond S., JONES, Philip D. (1992). *Climate since A.D. 1500*. London and New York: Routledge.
- CAMERON, Keith (1990). "L'originalité de Bernard Palissy", in LESTRINGANT, Frank (ed.). *Actes du Colloque. Bernard Palissy 1510-1590 : l'Ecrivain, le Réformé, le Céramiste. Journées d'études 29 et 30 juin 1990*. Saintes-Abbaye-aux-Dames: Editions Inter-Universitaires-Albineana-Cahiers d'Aubigné, 133-143.
- COMET, Georges (2002). "Les Calendriers médiévaux illustrés, supports idéologiques complexes", in LE GOFF, Jacques, LEFORT, Jean, MANE, Perrine (eds.), *Les Calendriers: Leurs enjeux dans l'espace et dans le temps*. Paris : Somogy Editions d'Art, 249-58.
- DUCOS, Joëlle, THOMASSET, Claude (eds.) (1998). *Le Temps qu'il fait au Moyen-Age. Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- GIACOMOTTO-CHARRA, Violaine, VONS, Jacqueline (2012). "Textes scientifiques à la Renaissance", *Seizième siècle* 8, 7-16.
- GLAUDES, Pierre et VASAK, Anouchka (2017). « Introduction », in *Les Nuages : Du Tournant des Lumières au crépuscule du romantisme (1760-1880)*. Paris : Hermann, 5-11.
- GOUVENAIN, M. de (1867). *Inventaire sommaire des archives communales antérieures à*

1790. *Ville de Dijon*. Tome premier. Paris : Imprimerie Paul Dupont.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel, DAUX, Valerie, LUTERBACHER, Jürg (2006). « Le Climat de Bourgogne et d'Ailleurs XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle », *Histoire, économie et société*, 3, 25<sup>e</sup> année, 421-436.
- LESTRINGANT, Frank (ed.) (1990). *Actes du Colloque. Bernard Palissy 1510-1590 : l'Ecrivain, le Réformé, le Céramiste. Journées d'études 29 et 30 juin 1990*. Saintes-Abbaye-aux-Dames : Editions InterUniversitaires-Albineana-Cahiers d'Aubigné.
- LIAROUTZOS, Chantal (1998). *Le Pays et la mémoire. Pratiques et représentations de l'espace français chez Gilles Corrozet et Charles Estienne*. Paris : Champion.
- LITZENBURGER, Laurent (2015). *Une Ville face au climat : Metz à la fin du Moyen Age*. Metz : CRULH.
- MARCHAND, Jean-Pierre, BONNARDOT, Valérie, PLANCHON, Olivier (2015). "Le Climat de Laval au début de la Renaissance : Essai de géographie historique", *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [en ligne], 122-1 (mis en ligne le 15/04/2017, consulté le 10/03/2018. URL : <http://abpo.revues.org/2973>).
- MARTIN, Craig (2013). "Causation in Descartes' *Les Météores* and Late Renaissance Aristotelian Meteorology", in GARBER, D. (ed.). *The Mechanization of Natural Philosophy. Boston Studies in the Philosophy and History of Science*, vol. 282. Dordrecht: Springer, 217-236.
- MARTIN, Craig (2011). *Renaissance Meteorology*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- MIGLIETTI, Sara, MORGAN, John eds. (2017). "Ruling 'Climates' in the Early Modern World", in *Governing the Environment in the Early Modern World: Theory and Practice*. London and New York: Routledge, 1-21.
- ORNATO, Ezio (1988). "L'exploitation des sources narratives médiévales dans l'histoire du climat : à propos d'un ouvrage récent ", *Histoire et mesure*. vol. 3. *Le climat*, 403-449.
- PEGUY, Charles-Pierre (1979). "Ordre et désordre des climats ", *Espace géographies*, 8/1, 5-14.
- POLIZZI, Gilles (1990). "L'intégration du modèle : Le *Poliphile* et le discours du jardin dans la *Recepte veritable*", in LESTRINGANT, Frank (ed.), *Actes du Colloque. Bernard Palissy 1510-1590 : l'Ecrivain, le Réformé, le Céramiste. Journées d'études 29 et 30 juin 1990*. Saintes-Abbaye-aux-Dames : Editions InterUniversitaires-Albineana-Cahiers d'Aubigné, 65-92.
- REULOS, Michel (1991). "Le Livre II des *Recherches* : Travail d'humaniste et expérience personnelle", in *Etienne Pasquier et ses Recherches de la France. Cahiers V.L. Saulnier* 8. Paris : Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 79-87.
- STOLL, Mark (2011). "Sagacious' Bernard Palissy: Pinchot, Marsch, and the Connecticut Origins of American Conservation", *Environmental History*, 16/1, 4-37.
- TABEAUD, Martine, LYSANIUK, Benjamin, SCHOENENWALD, Nicolas et al. (2009). "Le Risque "coup de vent" en France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle", *Annales de Géographie*, 3/667, 318-331.

- THORNDIKE, Lynn (1941). *A History of Magic and Experimental Science*. Vol. V and VI. *The Sixteenth Century*. New York: Columbia University Press.
- VASAK, Anouchka (2011). “‘Faire’ un Événement Naturel? L’orage du 13 juillet 1788 et la tempête de décembre 1999”, *Sociétés et Représentations*, 2/32, 97-109
- VEDRENNE, Isabelle (1998). “Temps et Climat”, in DUCOS, Joëlle, THOMASSET, Claude (eds.) (1998). *Le Temps qu’il fait au Moyen-Age. Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*. Paris : Presses de l’Université Paris-Sorbonne, 69-87.